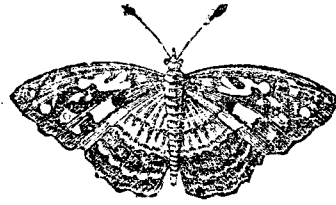


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

Ce que c'est que de nous!

Comme Figaro, j'ai quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus; — comme Figaro encore, j'ai tout fait, tout vu, tout usé;... et, trop désabusé, désabusé!... oh! comme je me trompais!

— A vingt ans, plein de la lecture de Racine, de Corneille et de Voltaire, je me pris de la passion la plus violente pour leurs héroïnes, — et tour à tour je soupirai pour Alzire, pour Chimène, pour Junie, pour Hermione ou pour Adélaïde. — Quelle folie, direz-vous! — Folie! — Croyez-vous, Monsieur, Madame ou Mademoiselle, être toujours plus sage dans vos petits vagabondages d'imagination? — Détrompez-vous! Au reste, comme la folie des uns légitime toujours celle des autres, — je vous rappellerai que Ducis, le bon Ducis, était bien plus amoureux de M^{me} de la Vallière que Louis XIV ne le fut jamais; et que, non content d'avoir le portrait de cette charmante carmélite, répété plusieurs fois, — il la portait encore en médaillon sur son cœur!... — Que me reprocherez-vous à présent? — J'aimai donc de l'amour le plus tendre, le plus vrai, le plus senti, — tantôt la jalouse Hermione, tantôt la tendre Alzire, tantôt la tremblante Junie! — Quel bonheur! je pouvais être inconstant, infidèle même; — jamais le moindre reproche, — ni dans leurs yeux, ni dans leur bouche! — Leurs cœurs et leurs bras

m'étaient toujours ouverts!... — O amantes incomparables! je vous ai perdues sans retour!!! — Voici comment: —

Quelque peu de dissipation, — quelques courses à la campagne, quelques voyages (rarement à courir le monde devient-on homme de bien), me firent comprendre que jusqu'alors je m'étais nourri de viande beaucoup trop creuse. — Me voilà donc faisant comme les autres, et recherchant les femmes, — non pour les aimer, mais pour leur plaire. — Désirant, comme les autres, briller dans ce genre de science, — je me familiarisai avec une foule de petits riens fort importants dans le commerce des belles; — je meubiai ma mémoire d'une foule de petits mots bien jolis, bien peignés, bien ambrés, bien musqués, toujours fort à la mode; — je m'étudiai surtout à ricaner avec grâce pour montrer mes dents; — et pour devenir un cavalier tout-à-fait accompli, je réhaussai toutes ces brillantes qualités d'un Turco Piccolino grasseyement artificiel!...

Je fis fureur! — Oh! qu'il est bien! — oh! qu'il est aimable! — le monstre!... — Je n'entendais que cela partout où je daignais m'introduire! et les plaisirs m'arrivant en foule, je m'abandonnai comme un vrai Sybarite à leurs enivrantes voluptés! — Mais qu'ils furent courts ces plaisirs!... — A peine croyais-je avoir mis les lèvres à la coupe, qu'à déjà je l'avais épuisée!... — Des idées noires, un vide affreux me saisissaient dans les bras même de mes plus belles maîtresses!... — Et c'est là toute la vie, me demandai-



je avec angoisse ! et c'est là tout le bonheur ! ô songe imposteur !...

Prenant aussitôt une résolution forte , je rompis commerce avec le monde, et surtout avec les femmes. — L'étude et des promenades solitaires rassérénèrent peu à peu mon ame , lui firent entrevoir un bonheur plus pur et plus durable que les plaisirs frivoles de notre société factice. — Cependant, de jour en jour, ma solitude me devenait plus pesante, — sans que je susse pourquoi, — car rien ne me manquait ; — si pourtant, il me manquait quelque chose, mais je ne voulais pas me l'avouer. — Ce que c'était, l'avez-vous deviné ? — C'ÉTAIT UNE FEMME !!

Oh ! mais non plus, comme autrefois, — pour la séduire, la tromper, et rire de sa défaite, — mais pour vivre de sa vie, — pour verser mon ame dans son ame, pour lui faire une existence toute de bonheur et d'avenir !... — Ce besoin me dévorait !!!

Me voilà donc quittant ma retraite et cherchant cette femme de mes pensées ! — O dérision ! — je cherche une ame pleine de ce feu divin qui électrise une ame et la transporte dans un monde poétique et suave, et partout je ne trouve que de la gaze, des marabouts et des corsets à la mécanique ! — je cherche un être candide, une imagination céleste, un cœur plein d'illusions, — et je ne rencontre partout que des femmes jouant l'esprit fort, se moquant de la passion, persifflant le sentiment, et se laissant prendre aux gazouillis d'un fat en pantalons collants ! — si bien qu'après quelques mois de recherches je me suis blasé, mais blasé ! au point que deux grands yeux bleus de jeune fille, bien chastement baissés, me trouvaient aussi froid et aussi goguenard que les agaceries de la plus rusée matoise ! ! !...

L'étude stoïque des femmes, à laquelle je me livrai à cette époque, ne me rendit pas seulement sceptique en amour, elle me rendit athée. quoi ! me disais-je ! nos moralistes prétendent que la femme ne vit que d'amour, ne pense qu'à l'amour, ne rêve que d'amour ! et depuis que je l'observe de mon œil froid, je vois qu'il n'en est rien ! — Ont-ils donc pris de petites minauderies, de petits sentimens, de petits dépités, de petites vanités blessées, pour cette passion corrosive qui brûle le cœur, donne à l'ame sa plus noble et sa plus sublime énergie, et rend d'autant plus timide et tremblant, qu'elle subjugue d'avantage ? D'ailleurs cette passion est-elle donc médisante, coquette, caquetieuse, joueuse et parée ? — N'est-elle pas plutôt morne, rêveuse, triste et muette sur tout ; et ces réflexions m'amenaient à dire : fou que j'étais ! de vouloir confier mon bonheur à un être aussi capricieux ! — elle l'eût brisé, ce bonheur !...

Et je m'enfonçai bien profondément dans mon indifférence, regardant la femme comme une créature incomplète, bizarre, fantastique ; — et je prenais en pitié ceux qui s'appuyaient dans leur route sur ce

faible roseau ! — Cette misanthropie allait loin, comme vous voyez !

Elle devait finir pourtant au bout de six ans ! — Finir ? — pourquoi finir ? — oh ! que ne dure-t-elle encore, car depuis que je l'ai perdue, tous les jours je regrette ma vie pâle, décolorée, léthargique ! — Le croiriez-vous ? ce hardi sceptique, cet athée en amour, porte aujourd'hui des fers d'autant plus pesants, que sa passion craintive enchaîne sa voix ! En vain appelle-t-il à son secours, ou son indifférence, ou son audace d'autrefois ; rien ! — les serpens de l'amour, les poisons de la jalousie : voilà les seuls hôtes de son cœur !...

HISTOIRE D'UN JOURNAL.

(FIN.)

II.

Ce qu'on appelle bonheur n'est que la monomanie invincible de cerveaux neufs et impressionnables à croire le bien et le beau possibles dans ce monde.

Cette monomanie, cette croyance avait donc absorbé le cœur de ces jeunes hommes ; ils vivaient sous le charme magique de l'illusion ; et ne fallait-il pas, je vous le demande, qu'il fût bien puissant ce charme, pour oser, si jeunes, entrer dans la lice où luttent tant de nobles combattans, où brillent tant de bannières armoriées de couleurs variées et bizarres ?

Si jeunes, demander, eux aussi, leur part de gloire et de bruit éphémère ! Si jeunes, braver l'ironie, le dédain de ceux qui, trop fiers de leurs talens, de leur expérience, peut-être aussi de leurs cheveux blancs, d'une voix sonore de maître, prononçaient contre l'œuvre, maudite avant d'avoir vu le jour, un jugement sans appel !

Encore une fois n'est-ce pas là de la hardiesse, du courage, sinon de la folie ?

C'est qu'ils pensaient que tous devaient prendre leur œuvre pour vraie et sincère, car ils la croyaient telle ; mais, hélas ! il n'en fut pas ainsi.

Le prospectus était publié : on le trouva détestable, quoiqu'il promit un joli petit recueil que les dames pourraient lire, tout rose, tout parfumé, à leur toilette du soir.

Les hommes à perruques haussèrent les épaules quand ils apprirent que le journal serait rédigé par de tout jeunes hommes ; selon eux, on ne pouvait raisonnablement écrire avant trente-cinq ans.

Comme il était dit dans le prospectus que les jeunes rédacteurs ne pensaient qu'au présent, RAREMENT AU PASSÉ, JAMAIS A L'AVENIR ; que le journal était surtout dédié aux dames, NAÏVES, FOLÂTRES, AMOUREUSES, le journal fut taxé d'athéisme et d'immoralité.

Aussi, lorsqu'après les tracasseries du fisc, parut la première livraison, il se trouva à peine cinq abonnés inscrits sur le registre, où était moulé en grosses lettres rouges : Abonnemens — Au mois — A l'année. —

Puis le journal qui promettait d'être frais, naïf, rieur, parla cadavres, prostitution, échaffaud; il fut donc une seconde fois réputé dégoûtant et immoral.

C'est ainsi qu'au milieu des criailleries et des rires moqueurs d'une malveillance imbécile les livraisons se succédèrent pendant six mois.

Ce temps là passé, il fallut y renoncer, et, qui plus est, régler les comptes. Sur cinquante abonnés, quarante refusèrent le montant de la souscription : les dix autres étaient des jeunes gens, de jeunes artistes : ceux-là payèrent généreusement.

Donc, les six jeunes hommes qui s'étaient mis à l'œuvre avec de la poésie et de l'espérance au cœur, se retirèrent fort désappointés ; contraints d'abandonner poésie, illusion, flatteuses espérances, pour retomber dans la vie positive et prosaïque qui nous enveloppe tous.

Vrai dieu ! si jamais il vous prenait envie de faire de l'art en province, sous quelque forme que ce puisse être ; croyez-moi, il vaudrait mieux pour vous être torturé pendant vos nuits par un cauchemar à deux genoux sur la poitrine, que de jeter vos pensées à des aboyeurs ineptes à les comprendre.

L'art en province ! c'est un squelette appendu à quelque coin de rue ; chaque passant le regarde hébété, et lui jette à pleines mains de la boue et de la dérision !

Auguste Ducoin.

COUP-D'ŒIL SUR ALEXANDRIE.

En entrant dans la rade d'Alexandrie, nous entendimes une forte détonnation de canon, et peu de temps après nous eumes le spectacle du lancement d'un vaisseau, l'un des plus beaux qu'on ait jamais construit dans les arsenaux de la Méditerranée ; il traversa rapidement une partie de la rade, et vint s'arrêter contre un môle, où j'ai su qu'il s'était légèrement avarié. Le port offrait en ce moment un aspect des plus singuliers ; les vaisseaux turcs et quelques navires étrangers étaient pavoisés d'une manière admirable ; tous les bâtimens en rade avaient hissé leur pavillon national, et ceux du commerce laissaient également flotter le drapeau de leur armateur ; l'on voyait de distance en distance la fumée des canons, dont le bruit se succédait avec une rapidité extraordinaire.

Dès que nous eumes débarqué, mon premier soin fut d'aller visiter l'arsenal du Pacha, dont la répu-

tation n'a rien d'usurpé : ce vaste établissement est l'ouvrage de M. de Cérisy, constructeur français, au service du vice-roi. Les rares connaissances et l'habileté remarquable de cet ingénieur sont au-dessus de tout éloge. Il y a dans chaque détail de cet immense atelier une preuve frappante de ce que peuvent les talens joints à l'absence de toute entrave administrative. On venait de mettre en mer le 4^{me} vaisseau depuis trois ans, et il restait encore sur les chantiers plusieurs navires en construction et un énorme vaisseau presque achevé : en jetant les yeux du côté de la mer, nos regards se portèrent sur le bâtiment que j'avais vu lancer trois heures auparavant ; quelle prodigieuse activité ! il était déjà couvert d'ouvriers dont les vêtemens rouges et faciles à distinguer donnaient à cette masse mouvante l'aspect d'un cadavre d'insecte envahi par des fourmis.

Je me rendis ensuite au palais du Pacha, situé sur la jetée qui sépare le vieux port du nouveau ; rien de plus oriental que ce bâtiment : sa toiture plate et surmontée d'un attique a quelque chose qui réveille dans la pensée les contes fantastiques des mille et une nuits. Un long bâtiment, attenant au palais dont il forme une aile, est le harem du pacha ; c'est le toit vitré de ce monument qui porte la lumière à 5 ou 600 jeunes houris dont la stérile existence se consume en rêves inutiles, heureuses de recevoir au passage la rare caresse du maître sexagénaire qui les tient sous sa dépendance.

En traversant les rues étroites et presque désertes de cette illustre et ancienne cité, je ne pus me défendre d'un sentiment pénible à la vue des ravages du temps et plus encor de la barbarie ; rien en effet de plus triste que l'intérieur d'Alexandrie. Si vous avez le malheur, en parcourant certaines rues, de faire la rencontre d'un chameau ou même d'un cheval, force vous est, ou à l'animal, de reculer jusqu'au versant de la rue que vous suivez ; et ne comptez pas sur l'issue momentanée d'une porte ou d'un bazar ; d'abord l'égoïsme turc ne souffre aux maisons qu'une entrée presque souterraine, dont le propriétaire seul possède la clef ; au point que vous vous demanderiez, à l'aspect de ces rues, par où l'on peut pénétrer dans les maisons, et d'où leur vient la lumière ; car à peine aperçoit-on pour toute croisée quelques rares guichets grillés dans tous les sens ; ensuite les bazars à eux seuls forment trois rues de la ville d'Alexandrie, et l'on n'en trouve pas un dans le reste de la ville.

Si vous quittez la cité turque pour entrer dans le quartier franc, vous croyez au sortir d'un désert trouver une ville florissante et civilisée ; la place et les deux rues dont il se compose sont propres et animées ; des boutiques bien achalandées de quincaillerie, draperie et autres objets, garnissent le rez-de-chaussée de chaque maison ; les Européens de diver-

ses nations agglomérés en très-grand nombre dans ce quartier, animent singulièrement ce point commerçant, véritable excès de civilisation.

On ne peut quitter Alexandrie sans visiter la célèbre colonne en granit, dite de Pompée; je ne dispenserai de parler de ce monument remarquable, mais connu par beaucoup de relations; je ne dirai rien non plus des deux obélisques, dont l'un tient encore sur sa base usée par le temps et par les curieux, et dont l'autre git presque englouti dans le sol qui l'a soutenu tant de siècles.

A UNE INCONNUE.

Lorsque sur mon chemin, rieuse et vagabonde,
Sous tes cheveux bouclés, ô jeune fille blonde,
Je te vis passer l'autre jour,
Je compris à tes yeux la candeur de ton ame,
Et je n'avais jamais suivi des pas de femme
Avec autant d'ardeur.

Jamais un front si pur de rose et d'ancolie
Ne m'apparut si beau de sa mélancolie,
Par tant de grâces embelli;
Jamais, depuis le jour où sous les Alpes virent
Deux ames de seize ans à moi se sont ouvertes
Marie et Fannely!

Si, pour rendre la vie à mon ame brisée,
Le ciel à mon désert épanchait sa rosée,
Enfant ingénue à l'œil bleu,
Qui ne sais de la vie où ton ame s'élance
Qu'un sourd pressentiment, une vague espérance
Et les rêves de feu.

Oh! je voudrais t'avoir au sein de mes montagnes,
Te montrer mes torrens, mes rochers, mes campagnes,
Mon lac d'azur, mes saules verts,
Ma maison blanche au bord d'une rivière errante,
Ma tonne de jasmin à la fleur odorante,
Mon premier univers!

Puis sur ta bouche chaste, où nulle bouche humaine
A ton souffle si pur n'a mêlé son haleine,
Belle ange au regard caressant;
Sur ta lèvre où jamais lèvre ne s'est posée
Que celle de ta mère, et sur ta main rosée,
Et sur ton front naissant.

Je voudrais recueillir ta première pensée,
La première espérance où tu t'es élancée,
Et ton premier soupir d'amour,
Et t'endormir ainsi de mes baisers de flamme
Dans un délire immense et pur comme ton ame,
Du soir jusques au jour!

Jardin du Luxembourg, mai 1832.

J. P. VEYRAT.

Théâtres.

On donne ce soir aux Gélestins, au bénéfice de Mlle Henriette Baudoin, jeune actrice très-zélée et fort agréable dans certains rôles, deux nouveautés et la reprise d'un des plus jolis ouvrages du répertoire, auquel le talent de M^{me} Herdliska a donné un nouveau prix. Cette charmante actrice, après une trop longue maladie, est reparue samedi, au milieu d'unanimes applaudissemens, dans le joli rôle d'Amélie de *MATIN ET SOIR*, et dans *Ninette de NINETTE A LA COUR*. Son rétablissement permettra sans doute de varier plus agréablement le répertoire, et de ne pas subir tous les jours *LE MARCHAND DE PEaux DE LAPIN*, et autres niaiseries de la même force. En attendant nous la reverrons mardi dans *LES VIEUX PÉCHÉS*, et dans *LE GARDIEN*, vaudeville nouveau, en deux actes, de Scribe, pour le succès duquel sa présence est d'un excellent augure. Joignez à cela *LE BAL ET LA MORT*, pièce en trois actes, que l'on dit originale, et nous croyons que si la température n'est pas trop défavorable, Mlle Henriette Baudoin n'aura pas à se plaindre de sa recette; c'est ce que nous lui souhaitons de tout notre cœur.

—Les ateliers de notre imprimerie ayant été fermés à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, nous sommes forcés de renvoyer à samedi notre compte-rendu des dernières représentations du Grand-Théâtre, nous contentant pour aujourd'hui d'annoncer comme une bonne fortune au public l'engagement de Valmore, qui reparaitra prochainement sur la scène où il a laissé d'honorables souvenirs.

M. Guindrand, l'un de nos peintres les plus distingués, est de retour d'un voyage qu'il a fait à Paris pour l'exposition. Nous avons vu avec plaisir que son talent avait été apprécié dans la capitale comme il méritait de l'être, car il a obtenu une médaille d'or, et le magnifique paysage qu'il avait envoyé au salon a été acheté. M. Biard a obtenu aussi une médaille, et nous enregistrons avec orgueil ces deux récompenses si bien méritées, et qui sont un titre de gloire pour l'école lyonnaise, qui a déjà produit un grand nombre d'artistes remarquables.

Un professeur, revenu il y a peu de temps dans cette ville où il a enseigné pendant cinq ans, a l'honneur de prévenir le public qu'il continue de donner, chez lui et en ville, des leçons de langue française et de langue latine comparées, de géographie et d'histoire, d'arithmétique et d'écriture, etc.

Un Cours spécial d'orthologie ou art de bien parler, sera ouvert sous peu. Un prospectus donnera des détails sur cette partie si négligée de notre langue.

Il prie MM. les professeurs de l'honorer de leur visite dans le but d'établir sur la langue des conférences qui tourneront au profit de tous.

Place des Jacobins, n° 7 au 3^{me}.